

Katrin Gattinger

Dossier de presse (sélection)

Anne-Marie Gravel, «Un bel anniversaire», *Le progrès - Dimanche*, Chicoutimi, Québec, 29 avril 2012.

Un bel anniversaire

ANNE-MARIE GRAVEL
amgravel@lequotidien.com

ALMA - Langage Plus souligne neuf ans d'existence du programme des Résidences croisées Alsace, France/Saguenay-Lac-Saint-Jean, Québec en présentant le travail de deux artistes reçues l'automne dernier.

D'abord, Katrin Gattinger présente *Embûches*. L'artiste a invité des gens de la région à sauter par-dessus un obstacle qui a ensuite été effacé de l'image. Le résultat est amusant et permet au public de

reconnaître différents lieux de la région. Marie Prunier propose également le portrait de sept patineuses sorties de leur contexte. Elles posent dans différents lieux, qui n'ont rien à voir avec un aréna.

Marie Prunier propose quant à elle *Salò (o) n*, une vidéo grâce à laquelle le public devient témoin des activités d'un groupe qui se retrouve dans un salon pour faire de la danse en ligne. Elle expose également une vidéo diffusée en boucle qui présente une cavalière sur sa monture. L'image est vue à la fois en direct et à travers une caméra. □



Katrin Gattinger présente *Embûches*, une série de photos où des gens évitent un obstacle qui a ensuite été effacé de l'image.
(Photo Jimmy Desbiens)

ATELIERS OUVERTS

EN MAI
FAITES LE TOUR
DES ATELIERS
D'ARTISTES / EN ALSACE

2010

[Ateliers](#) [Artistes](#) [Parcours choisis](#) [Techniques](#) [Evénements](#) [Diapos](#) [Atlas](#) [En Chine](#) [T](#)



Artiste(s):

[GATTINGER Katrin](#)



0260 [\(Ajouter à ma sélection\)](#)

BASTION 14 KATRIN GATTINGER

PEINTURE, ILLUSTRATION, SCULPTURE, OBJET, INSTALLATION,
PHOTOGRAPHIE, VIDEO, PERFORMANCE

14 RUE DU REMPART

67000 STRASBOURG

Woodi

[E-Mail](#)

L'humour prime dans la production de Katrin Gattinger, peu importe si celui-ci est fabriqué avec des tubes en acier ou seulement avec des bouts de papier. Derrière l'amusement que l'on peut éprouver face aux créations de cette artiste allemande, il y a cependant des questionnements concernant certaines autorités, qu'elles soient d'ordre visuel, physique ou politique. Les mettre en scène et les contraindre à leur tour est peut-être un des moteurs de création chez l'artiste aux multiples facettes. Dans ses installations, photographies, sculptures et vidéos, elle aime semer le trouble et complexifier les perceptions, réorienter le regard, proposer des alternatives (logiques mais idiotes), renverser les rigidités de tout genre et en dresser d'autres.

83 lieux, 248 artistes et 1 bouillon de culture

Publié le 10 mai 2010

commentaires



Au Bastion 14, les gens ont pu découvrir les coups de crayon de jeunes illustrateurs. © VARELA / 20 MINUTES

exposition La 11e édition de l'opération Ateliers ouverts a été lancée ce week-end avec succès

Samedi a débuté la 11e édition des Ateliers ouverts. Au programme : deux week-ends à la rencontre des 248 artistes strasbourgeois installés sur 83 sites accessibles de 14 à 20 h. Voici la sélection de 20 Minutes pour ne rien rater les 15 et 16 mai prochains.

Ateliers du port du Rhin. Dans une cour envahie par les tôles, vous tomberez nez à nez avec l'immense horloge en ferraille de Daniel Dépoutot. « Il m'a fallu deux années de travail », glisse-t-il. A l'étage, vous découvrirez, avec amusement, ses œuvres animées comme son fauteuil déjanté. Dans l'atelier voisin, Inana Isehayek présente des sculptures en contreplaqué, des tableaux réalisés à partir de cageots. Une des structures squatte le sol tel un grand serpent.
10, rue du Port-du-Rhin.

Zone d'art. Allez observer « Deux dialogues », l'exposition d'une vingtaine d'artistes chinois. Une première, l'immense drapeau rouge aux étoiles jaunes vous accueillera. A l'étage, pénétrez dans l'ancre du photographe, Jean-Louis Hess.

Bastion 14. Au rez-de-chaussée, rendez visite à Paul Souviron. Il diffuse la vidéo d'une performance réalisée à l'école HEC. Marrant. A l'étage, Léa Barzangues raconte la conception de ses herbes hautes en cristal. Bluffant. Katrin Gattinger présente sous des yeux ébahis un module faisant barrière, portail et déambulateur ! Etonnant.

Semencerie. Ambiance bric-à-brac dans ce hangar. En rentrant, vous serez surpris par la youfte en bois de Suablab et le mobile en fer de Thomas Bischoff. côté, ouvrez la trappe pour découvrir le moulage en fil de fer d'une ville. Au fond, l'atelier de Loren Emalle avec ses formes en verre soufflé est à voir. Tous espèrent obtenir quelques contacts professionnels avec cette opération.

aurélie marmu

Katrin Gattinger présente sous des yeux ébahis un module faisant barrière, portail et déambulateur ! Etonnant.

Accueil

Circuits 2010

Catalogue 2010

Contact

Partenaires



Katrin Gattinger

Brise sur la Bastille
 A première vue une barrière orange entrave le chemin descendant de la place de la Bastille au Port Paris Arsenal. Mais quand les promeneurs passent au niveau de cette barrière, le spectateur de *Brise sur la Bastille* s'aperçoit de son échelle (moins de 10 cm de haut) et il se rend compte que la petitesse et la fragilité de cette dernière n'opposent en guise de résistance que le fait d'induire en erreur la perception du spectateur : alors qu'on croit quelques instants à la présence manifeste d'un module de barrière publique filmé dans la rue, on s'aperçoit que ce n'est qu'un petit bout de papier qui frétille



dans la brise du canal. Une barrière découpée dans du carton s'incline au premier souffle, se pliant aux assauts de forces manifestes et invisibles, puis reprenant sa place tel le brin d'herbe dont la souplesse lui permet à chaque fois de se redresser.

Loin de l'énergie révolutionnaire de la prise de la Bastille qui a « soufflé » le bâtiment et pendant un certain laps de temps le sentiment d'oppression du peuple, la barrière - dont l'autorité ponctuelle n'est que visuelle - semble faire signe en s'agitant pour rappeler les barricades, ses cousines d'un autre temps.

Katrin Gattinger, février 2010

Catalogue Vidéo-Appart 2010, Paris, 2010. + Site de l'exposition.



hausderkunst aktuell

aktuell kalender kinder service info geschichte presse freunde

suche

newsletter bestellen

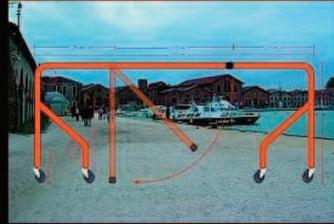
english

große kunstaussstellung 2009
was uns antreibt
veranstalter: ausstellungsleitung große
kunstaussstellung im haus der kunst münchen e.v.
19 jun 09 > 16 aug 09

die große kunstaussstellung 2009 kreist um die
frage nach der motivation von kunstschaaffenden,
nach ihren zielen, den immer neu gesuchten
wegen und gestaltungsräumen. damit verbunden
ist die frage nach dem „artifex“ mensch selbst
„was uns antreibt“ präsentiert werke aus allen
künstlerischen medien, die sich im schnittpunkt
individueller perspektive und äußerung einerseits
und gesellschaftlichen, politischen und
kulturellen bedingungen andererseits bewegen.

täglich 10–20 h
do 10–22 h

information
ausstellungsleitung große kunstaussstellung
im haus der kunst münchen e.v.
tel. +49 89 222 655
www.groessekunstaussstellungmuenchen.de



katrin gattinger
la barrieré, 2003
metallskulptur (entwurf)

muenchen.de

Suche auf muenchen.de

Home > Stadtleben > Kultur, Unterhaltung > Museen > Ausstellungen

Haus der Kunst - Große Kunstaussstellung 2010



"Was uns antreibt"

Die **Große Kunstaussstellung 2009** ist schon vorbei. Der nächste Termin steht noch nicht fest, wird aber **voraussichtlich vom Juni bis August 2010** sein. Unter dem Titel "was uns antreibt" befasste sich die 60. Große Kunstaussstellung vom 19. Juni bis 16. August 2009 im Haus der Kunst mit der Frage nach den Motiven und den existenziellen Grundlagen in der Kunst und näherte sich dabei dem Künstler als Menschen. Über 200 Werke aller Gattungen von 120 internationalen Kunstschaaffenden wurden für die Ausstellung ausgewählt.

1949 schlossen sich die drei Künstlergruppen zur "Ausstellungsleitung Haus der Kunst" zusammen, um eine Ausstellung von Künstlern für Künstler zu begründen, um ihre kollektive Macht zu nutzen und gegen die Vereinzelung des Künstlers anzugehen.

Veranstaltungsdaten
Große Kunstaussstellung
Voraussichtlich Juni bis August 2010
Haus der Kunst

Stadtplan München

Straße

Städtische Museen/ Galerien

- Stadtmuseum
- Lenbachhaus
- Villa Stuck
- Rathausgalerie
- Jüdisches Museum
- Lothringer 13
- exZKMax
- Artothek
- Pasinger Fabrik
- NS-Dokumentationszentrum
- Ausstellungen

Ticketsuche München

Hier eingeben

Veranstaltungen

Heute | Vorschau | Kino

Hotel, Unterkunft

Hotels online buchen

Haus der Kunst

Prinzregentenstraße 1
80538 München

→ Stadtplan
→ MVV Fahrplan

Kontaktinformationen

Ausstellungsleitung
Tel.: +49 89 222 655
Öffnungszeiten
Mo-So 10:00-20:00 Uhr

Pages d'accueil durant l'été 2009 des sites internet
- du Musée d'art moderne et contemporain « Haus der Kunst » à München (Munich)
- de la ville de München.

Dessin et photographie ou l'image réorientée

par Nathalie Delbard

Extrait de l'article, Nathalie Delbard, « Dessin et photographie ou l'image réorientée », Actes du colloque *Le Dessin Hors Papier*, (2005) sous la dir. de Richard Conte, Abbaye de Maubisson, cerap, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Publications de la Sorbonne, coll. Arts et monde contemporain, 2009, p. 154-165.

ers la matière collante tenue au mur par on troublante, les yeux ou les courbes écèle ici un goût pour le bricolage et :nir à *la main* sur l'image, ceci donnant isation. Lors du dessin, par exemple, availer à l'horizontale, au ras de l'image, l'aveugle: du coup, le geste n'est que certaine place au hasard. Dans un second ation délicate que l'on pourrait qualifier fait tremper l'ensemble afin de séparer uelette d'image, qu'il appelle « résidu », représentation, saisis dans les filaments destructeur, dans la mesure où il attaque prise et conserve en même temps arition. À nouveau, une réappropriation s'opère, qui, sans chercher à anéantir le document photographique, s'appuie plutôt sur ses caractéristiques pour introduire du jeu, pour détourner la technique (celle-ci étant, selon les propos de l'artiste, toujours utilisée « pour faire autre chose que ce qu'elle propose »⁴). Procédant par prélèvements, en extirpant les images de leur contexte de diffusion à grande échelle, l'artiste les combine et les reconfigure, les articule les unes aux autres, liant plusieurs postures de top models (l'une venant par exemple coiffer l'autre), ou encore mettant bout à bout des vues d'édifices, produisant une longue fresque *polygère* et *monochrome* (Lundin, *Le Dessin Hors Papier*, 2005, p. 154-165). Le relief, ainsi les *l'œuvre*, « fragments de nos fragments imprimés »⁵ cristallisés dans la matière translucide, fonctionnent-elles comme des mémoires, toujours un peu déformées, d'images réorientées à la surface. Bribes d'un visible si dense que l'on ne parvient habituellement à en retenir que quelques visions fugaces et éparses, elles quittent ici la logique reproductible pour accéder – notion chère à l'artiste – à une forme de pérennité, pour laquelle il faut jeter beaucoup pour espérer garder trace. À l'instar des photographies que tire l'artiste en exemplaires uniques avec destruction systématique du négatif⁶, il s'agit de réorienter l'image vers une singularité irréductible, qui est aussi une résurgence (certes lacunaire) du sensible.

■ ■ ■

Si le dessin, lorsqu'il intervient directement sur la surface photographique, constitue donc l'inscription qui garantit un caractère unique à l'image (mais comme le serait toute trace singulière, y compris une simple rayure...), ce qui s'avère remarquable, à travers ces quelques exemples, réside dans la manière dont un régime de représentation amène à penser l'autre. Chez **Katrin Gattinger** et en particulier pour sa série intitulée *Copeau*⁷



Katrin Gattinger, *Copeaux*, (détail), 2003-2006.

Série en cours, diapositives, 24 x 36 mm chacune, visionneuse en plastique, installation, dimensions variables.

(2004), à nouveau deux techniques de représentation se télescopent, sans qu'aucune ne prenne totalement l'ascendant. Au contraire, l'une attise l'autre, engendrant un trouble au niveau perceptif. En grattant ses diapositives avec un outil de sa fabrication (une aiguille tenue par un manche en bois) pour dessiner à même le support, l'artiste produit une sorte de dédoublement, d'interférence visuelle. Plus exactement, l'association de la surface photographique, considérée comme fond (à la base, un stock d'images glanées ici et là) et le dessin, en transparence, d'un objet insolite, *a priori* sans lien direct avec le sujet de la diapositive, fait osciller le regard à la fois entre deux représentations (le sujet de la diapo et celui du dessin), et leur « comment » respectif. À cet égard, le titre de la série lui-même, faisant référence aux minuscules morceaux détachés des diapositives par soustraction de matière, renvoie clairement au procédé de grattage. Dès lors, le travail de la main sur le support lisse de l'image, par contraste, nous rappelle que celle-ci n'est pas simplement une représentation dans laquelle s'engouffrer, mais un matériau en tant que tel. Chaque aspérité, chaque marque de l'aiguille, indique les qualités matérielles précises de l'objet diapositive, et c'est par ce biais que l'artiste (qui développe par ailleurs un travail en volume) nous invite à mieux saisir la réalité physique de l'image photographique.

Cela étant, comme nous l'avons noté, un tel retour à la matérialité n'empêche pas le spectateur de jouer le jeu du représenté. En réalité, l'articulation inattendue entre dessin et diapositive le force continuellement (mais sur un rythme discontinu) à user de deux modes d'appréhension du visible, à savoir celui d'une plongée dans l'image⁸ (que l'on pourrait comparer à la « conscience imageante »⁹ sartrienne), et celui d'un décryptage souvent plus laborieux du dessin (l'identification de l'objet ne va pas de soi), qui soit fait partiellement barrage en éludant une part de la scène photographiée, soit crée de l'écart par sa disproportion, son flottement dans l'image. C'est à ce moment-là que l'œuvre, par le dessin, convoque davantage une « conscience percevante », pour reprendre Sartre, qui extirpe le regard du champ de la représentation pour le ramener vers celui de la matérialité. De ce point de vue, il est intéressant de noter que tous les objets dessinés forment un corpus cohérent renvoyant à une fonction d'ancrage ou d'accrochage, ou encore aux notions de fixation, de capture (le cintre, la pince, la chaîne du caddie, l'hameçon, le moulinet de canne à pêche, etc.).

En outre, la nature incongrue de ces mêmes objets engendre une sorte de bipolarité, de démultiplication sémantique, qui offre un large panel d'interprétations possibles, plus ou moins équivoques, entre les différents éléments contigus. Par exemple, lorsqu'on voit le mouton photographié et le cintre gratté dans la diapositive, on peut s'amuser à une série de liens implicites soumettant l'image à diverses orientations, mais sans qu'aucune n'aboutisse tout à fait. Finalement, des lignes qui parcourent l'image émergent des suppléments de sens, qui font éclater l'apparente cohérence première de la diapositive :

le trait, l'entaille faite par l'aiguille, qui se fraye un chemin parfois fragile à la surface du film, vient littéralement ouvrir le champ de la représentation, pour poser, là, sous nos yeux, sa pluralité constitutive.

Travail de la main sans appareil mais usant d'outils plus ou moins rudimentaires, geste sûr mais œuvrant avec l'aléatoire et le bricolé, le dessin vient «retoucher» l'image comme pour y apposer une signature, la stigmatiser. Et c'est de cette façon que, sans effacer ce qui la précède, l'intervention faite permet de passer d'un registre à l'autre, de jouer sur les écarts de style comme de genre.

Mais aussi, c'est bien en perdant sa reproductibilité que l'image nous rappelle sa nature reproductible. Ainsi, à travers les quelques œuvres convoquées ici dans leur diversité, de Joachim Mogarra à Rainier Lericolais ou Katrin Gattinger, apparaît un dessin convié pour ses capacités à faire contraste avec la technique photographique, et qui, pour cette raison même, nous en rend les caractéristiques plus évidentes. Si la photographie aime souvent faire oublier ses mécanismes, le procédé s'expose ici, par le biais de la réorientation graphique. Voici donc ce que le dessin, en tant que mise à distance, réalise finalement: la prise de conscience de l'impossibilité à saisir la photographie, multipliable à l'envi, de manière définitive, et son impossibilité à exister sans être contextualisée. Il n'y a pas d'image «en soi», toute image ne se donne qu'à travers ses circonstances de parution, ou même ses divers commentaires. C'est donc bien dans l'appropriation – dans ce mouvement qui consiste à ramener près de soi, à «proximité» – que peut s'effectuer son ancrage.

Nathalie Delbard, critique d'art spécialisée en photographie, maître de conférences en arts plastiques à l'université Lille 3.

1 - Les œuvres dont il est question ici ont été présentées lors de l'exposition *Paysages romantiques et autres histoires*, galerie Georges-Philippe et Nathalie Vallois, 5 novembre-11 décembre 2004.

2 - Laurent Goumarra, «Joachim Mogarra», in *Art Press* n° 237, juillet-août 1998, p. 69.

3 - Précisons que la dévotion dont fait preuve Joachim Mogarra à l'égard de la photographie touche tout autant le dessin. La preuve avec sa série de dessins photographiés intitulée *Aphorismes*, pour laquelle il a tiré quelques maximes du Dictionnaire des idées reçues de Flaubert, et a réalisé de petites illustrations dessinées, de 5 cm de côté, qu'il a ensuite photographiées, et exposées en grand format (150 x 100cm). Ainsi, si les photos, parce qu'elles sont retouchées, deviennent des pièces uniques, les dessins, au contraire, deviennent des photos reproductibles. De ce point de vue, Mogarra démarque doublement le statut traditionnel de la photographie et du dessin.

4 - Rainier Lericolais cité par Nicolas Théry, «Rainier Lericolais: après, on jette tout...», in *Adsp* n° 237, 19-25 février 2003.

5 - Jean-François Dumont, «Photocopies assez pauvres», in Rainier Lericolais, catalogue d'exposition, *Le 19 Centre régional d'art contemporain*, Montbéliard, Ecole municipale des beaux-arts, Gonnevillers, 2003.

6 - Pour *Frame ends* (2003-2004), Rainier Lericolais a photographié l'écran de télévision au moment précis où il s'éteignait, produisant des images étranges, inédites, sortes de visions subliminales délogées de notre inconscient visuel par le protocole photographique.

7 - Cette série a notamment été présentée dans le cadre de l'exposition *Ligne de fuite* à la galerie d'art contemporain d'Auvers-sur-Oise, en partenariat avec le colloque «Le Dessin hors papier», 2004.

8 - Le dispositif d'exposition fait d'ailleurs écho à cela, puisque chaque dispositif est isolée dans une bulle de visionnage individuelle, invitant le spectateur à faire une expérience solitaire, très différente du rapport que l'on instaure habituellement avec l'image photographique, qui ouvre le plus souvent à une appréhension collective.

9 - Jean-Paul Sartre, *L'imaginaire*, Paris, Gallimard, 1986, coll. «Folio Essais», p. 351-352. Distinguant «conscience percevante» et «imageante», Jean-Paul Sartre postule qu'un tableau est à la fois objet du réel et image irréelle, mais que pour saisir l'image (cet irréel que le peintre a voulu manifester) il est nécessaire d'oublier l'objet réel. «Lorsque je saisis le portrait de Charles VIII comme image de Charles VIII», avance-t-il, «d'un seul coup je cesse de considérer le tableau en tant qu'il fait partie du monde réel.» Et il conclut: «Nous voyons donc que la conscience, pour produire l'objet en image "Charles VIII", doit pouvoir nier la réalité du tableau.»



•777, catalogue-brochure résidence-exposition 777,
Château de Kerpaul, Loctudy, Finistère, Bretagne, 2009.



KATRIN GATTINGER

"Tenir à 8" sculpture : bustes peints, en mousse synthétique.
"Huit torsos ayant des malformations s'empilent et se dressent telle
une colonne vertébrale. Tenir, debout, se tenir, tenir ensemble,
tenir bon." K.Gattinger



"Marée amarrée" installation : bassin, bidons PVC, maquette de
bateau, drisses. "Tendre un décollage au-dessus de la ligne de
flottaison, grâce à un système de pompage. 800 litres d'eau
passent d'un bassin creusé au fond du parc à quatre tonneaux posés
à proximité et reconstituent une petite marée. Dans des cycles de
7h30, le bassin se remplit et se vide. Une barque est amarrée au
milieu du bassin par 18 points d'attache et lorsque l'eau baisse, elle
quitte la ligne de flottaison, se met en lévitation avant de se
reposer sur l'eau à nouveau, à son niveau le plus haut." K.Gattinger

777. Dix plasticiens à l'assaut du château de Kerpaul



À partir de samedi, les dix artistes, actuellement en résidence au château de Kerpaul, y accueillent le public pour une exposition hors du commun.

C'est encore un joyeux bordel. Un bric-à-brac bruyant et coloré. Le château de Kerpaul, à Loctudy, fait sa mue. À partir de samedi, dix artistes plasticiens actuellement en résidence y présenteront leurs œuvres d'un drôle de genre.

Des grands coups de percussive, des silhouettes qui s'agitent au milieu de la poussière, couvertes de peinture. Non, le château de Kerpaul n'est pas en pleine rénovation. Du moins, c'est un mélange de mur éphémère et de rebouche définitive. La faute à dix plasticiens. Ils sont dix. Et se retrouvent à Kerpaul pour dix jours. Avant de proposer dix jours d'exposition. Le rendez-vous aurait pu s'appeler 10/10/10. Mais ceux qui le commentent ont préféré garder leur 777 choisi en 2007 quand ils s'étaient déjà retrouvés, sept jours de rang durant le septième mois de l'année.

Comme l'explique Christophe Cuzin, longue mèche sous un petit chapeau blanc, « c'est l'engène qui détermine la suite. Et puis, 777, je trouve ça joli ». Organisateur du rendez-vous aux côtés de Sylvie Ruaux, Christophe Cuzin était donc là l'an passé, à l'assaut de Kerpaul, entre autres, de « Léger décalage ». Une façon bien à lui d'avoir repint le hall du château, en y laissant l'impression

que ses murs se sont inclinés, laissant la trace, jusqu'au plafond, de portes et de fenêtres pourtant bien restées en place.

« Un temps de partage » Ces œuvres là sont restées, « parce qu'on a de la chance que le château soit mis à notre disposition et que ceux à qui il appartient veulent bien conserver nos travaux ».

« Le principe de cette résidence, poursuit Christophe Cuzin, tout en commentant le détail des pièces et des étages de Kerpaul, c'est vraiment de proposer un temps de partage. Tout le monde est ensemble, les œuvres sont réalisées in-situ. Tout est fait en relation avec le lieu. On n'est pas dans une exposition où les gens viennent voir des tableaux accrochés au mur ». C'est au visiteur, plutôt, qu'il reviendra de s'accrocher. L'an passé, le carreau avait par exemple pu admirer, sur écran géant, la repose des cheveux d'un artiste qui, au début de 777, se les était rasés avant de filmer pendant sept jours son crâne de moins en moins nu. L'an passé, aussi, les artistes s'étaient appro-

chés les chambres. « On aime bien ce principe des chambres d'artistes », sourit Christophe Cuzin. Souriant sûrement à l'idée de l'effet produit sur les locataires qui viennent y passer l'été.

Une taupe sous le carrelage

La cuvée 2008, « un mélange de fougue et d'expérience, le fruit d'une rencontre intergénérationnelle », s'annonce du même tonneau. Avec pas mal de surprises, comme « une extrusion de carrelage » dans le hall, un peu comme si une taupe avait fait son œuvre sous le dernier blanc et noir. Ou encore des venants d'un rose charmé, qu'on peut alors jouailler sur la façade de la demeure cossue.

Marc Reveil

➤ **Prévoir** les rendez-vous samedi à partir de 16 h. L'inauguration du 14 et de 15 septembre de 10 h à 18 h. L'association 777, rue de la République, 16, 29100 Loctudy. www.777loctudy.com

Le Télégramme, Marc Reveil, « Dix plasticiens à l'assaut du château de Kerpaul », 11 sept. 2008



Exposition 777²,
Chateau de Kerpaul, Loctudy
14 sept. au 5 oct. 2008

Commissaires :
Christophe Cuzin et
Sylvie Ruaux de la Tribonnière

Artistes :
Marcel DINAHE,
Sylvie FANCHON,
Katrin GATTINGER,
Alexandre GERARD,
Nicolas GUIET,
Yvan LE BOZEC,
Stephen MAAS,
Carole MANARANCHE,
Fabrice PARIZY,
Bruno ROUSSELOT

Ouest-France, « 777 : Kerpaul aux couleurs contemporaines », 16 sept. 2008.

Loctudy

7-7-7 : Kerpaul aux couleurs contemporaines

C'est sous le signe de l'art contemporain que le château de Kerpaul, à Loctudy, a ouvert ses portes les 14 et 15 septembre. Deux nouvelles ouvertures auront lieu les 26-27-28 septembre et les 3-4-5 octobre. SRDLET, une association de 10 artistes plasticiens contemporains s'est en effet lancée à une « récolte » des lieux. Chacun a pu à travers sa spécialité explorer le même espace « patrimoine et création ». C'est ainsi que l'on découvre des travaux, transposés sur supports dont la plupart des supports sont ceux du quotidien même. « C'est notre deuxième année d'exposition » disent les artistes du groupe 7-7-7, responsables de ce travail. Mais de tous les coins de France ils déclinent soit la matière à leur disposition soit ils créent de nouvelles matières à partir de l'existant. C'est ainsi que plusieurs membres ont été entièrement remodelés suivant l'inspiration des artistes. On notera

par exemple un empilement de boules en colonne, comme on verra aussi le travail original d'Alexandre Gérard à partir de films vidéos. Le Marais a un effet très favorablement débouloiré de son objet primitif, l'habitation pour devenir un lieu de rencontre de personnalités diverses. « L'avalise » de Marcel Dinahe, par exemple, est typique du travail réalisé. Tout comme la « chambre » de Christophe Cuzin. Des pièces parfois étranges viennent se greffer sur le bâtiment, telles les pièces de Nicolas Guiet. On notera également la petite banque de Katrin Gattinger fonctionnant grâce à un ingénieux système de reproduction des monnaies. « Il s'agit d'une opération très ouverte et plus générationnelle » disent les artistes dont les styles sont toujours très différents. L'expérience est intéressante et pour ne peut-être s'ouvrir à d'autres concepts contemporains.



Le groupe 7-7-7 devant le manoir de Kerpaul





Katrin Gattinger

Katrin Gattinger

Parce qu'une journée suffit amplement à bombarder un pays, c'est dans ce même laps de temps que l'artiste parvient, sans détour, à rendre au réel l'âpreté qui lui appartient.



Par Nathalie Delbard.

L'énergie déployée à travers la vidéo-installation-performance *Drop* pourrait sembler un instant disproportionnée face à la brièveté imposée aux participants de « 24 jours » (une journée pour exposer), si la double question de la densité du réel et de sa dilution visuelle, précisément, n'était au cœur du travail proposé par Katrin Gattinger. L'artiste, en effet, n'a pas hésité à « envahir » l'espace de la salle Michel Journiac, que ce soit sous formes d'image ou d'installations, de sons et d'actions, pour offrir à chacune des œuvres présentées une véritable force d'impact, interrogeant directement notre rapport à l'actualité et à ses modalités de transmission.



Au centre de la pièce tout d'abord, deux grands panneaux rouge et blanc posés sur trépieds, faisant office d'établis, accueillent le visiteur en mettant à sa disposition de petits sacs en papier jaune et de petits pains sculptés en forme de missiles : face à cette zone de travail délimitée par un cordon de sécurité, le public peut ainsi observer l'artiste meulant bruyamment ses baguettes-projectiles, ou dialoguer avec elle sur le sens d'une telle mise en abîme (des bombes, des colis alimentaires, lâchés simultanément sur l'Afghanistan).

À gauche, ensuite, une photographie sur tréteaux bordée de plantes carnivores appelle instinctivement le regard, comme le ferait un téléviseur ou une fenêtre ouverte : pixellisée à outrance, l'image presque illisible que nous est renvoyée est en fait celle des bombardements de Bagdad diffusée en mars dernier sur les chaînes nationales, image que notre œil de téléspectateur passif, comme paraît le suggérer la phrase gravée dans l'acier en guise de légende, est prêt à dévorer tel un prédateur, sans même en saisir la dimension humaine (des corps et des êtres, des victimes).

À droite, en écho à cette abstraction photographique, une



vidéo projection, montrant l'artiste imitant les bruits des lâchés de bombes, sollicite continuellement notre attention par sa répétition agressive, et nous rappelle la violence de toute action militaire.

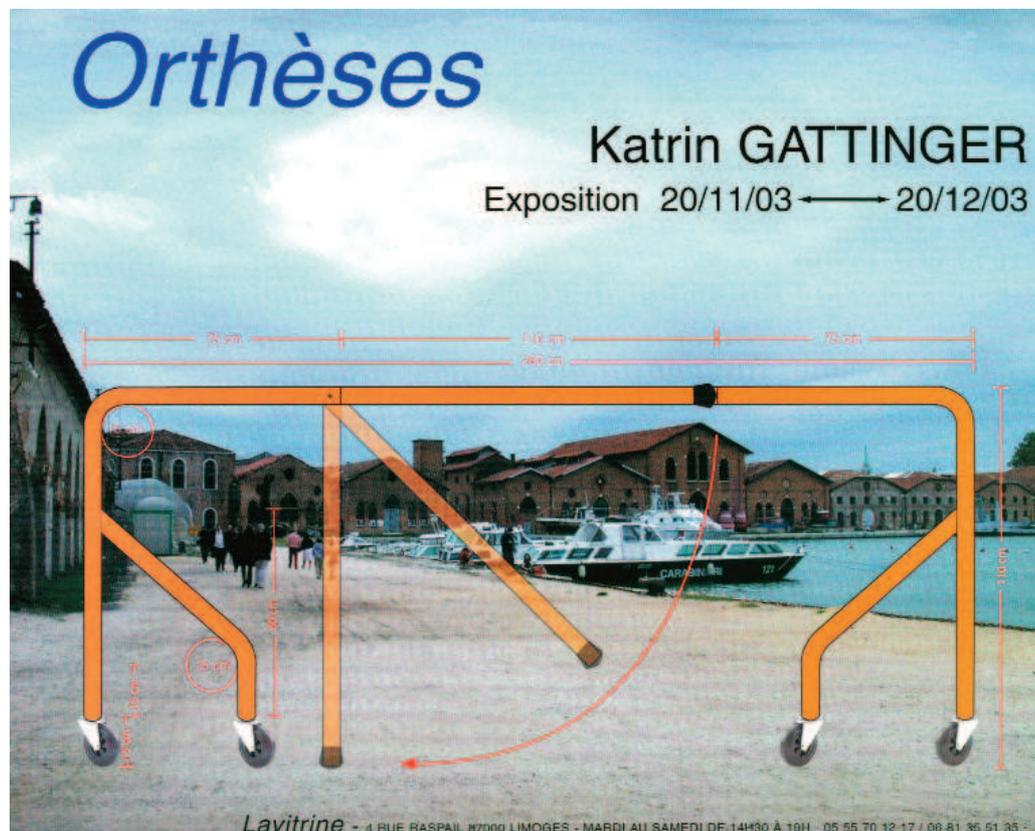
Quelque part à terre, enfin, une installation diapositive plus modeste, projetant sur le mur de paisibles silhouettes de canards, semble livrer la clé du dispositif général: jonchant le sol, des morceaux de pain dispersés, miettes qu'aucun volatile ne mangera jamais, stigmatisent par leur vaine présence toute l'absurdité d'un monde où l'on confond aisément image et réalité, où l'on peut se repaître du visible comme d'un spectacle. Invariablement, le geste glisse sur la projection, irréaliste, inaccessible, comme pour mieux souligner la distance... Si à la question « l'image peut-elle tuer ? », Marie-José Mondzain répond qu'il faut chercher la main responsable tapie derrière l'image, c'est bien toute la force du travail de Katrin Gattinger, ici, que de pointer ce qui se joue derrière la scène, au-delà des écrans, au plus près des choses. Parce qu'une journée suffit amplement à bombarder un pays, c'est dans ce même laps de temps que l'artiste parvient, sans détour, à rendre au réel l'âpreté qui lui appartient.



Drop de Katrin Gattinger a été montré le 24 avril 2003 dans le cadre de l'exposition « 24 jours » (22 avril-9 mai 2003) à l'université Paris I Panthéon-Sorbonne, UFR d'arts plastique et sciences de l'art.

Catalogue-dépliant
Katrin Gattinger –
Orthèses; texte de
Nathalie Delbard,
Lavitrine, Limoges,
LAC&S, 2003

LAC S
Lavitrine
Limousin Art Contemporain & Sculptures
4 rue Raspail 87000 Limoges
tel / fax : 05 55 70 12 17 / 08 81 35 51 35
msautivot@wanadoo.fr / dom.thebault@wanadoo.fr



Orthèses

L'orthèse, à la différence de la prothèse, ne vient en aucun cas combler une absence, mais tente de palier à une déficience nécessitant une assistance, une correction, en somme un " plus " corporel. Forme ajoutée donc, forme ajustée également (l'orthèse se doit de prolonger le corps en s'adaptant à lui le plus fidèlement), elle est cet objet paradoxal qui s'invente tout en suivant d'autres exigences, à la fois parfaitement inédit et pourtant tenu par des impératifs extérieurs des plus contraignants.

De fait, si Katrin Gattinger a choisi de titrer son exposition " Orthèses ", c'est sans doute parce que ces suppléments du réel constituent pour elle un principe déterminant, révélateur de comportements sociaux particulièrement prégnants ; précisément, c'est parce que l'idée d'orthèse induit symboliquement un déplacement des possibles, une extension des fonctions, une obligation d'adaptation et de dépassement des performances humaines, qu'elle s'avère si symptomatique. A partir de là, Katrin Gattinger opère un déplacement, appréhendant l'orthèse non pas tant dans son rapport direct au corps, mais plutôt pour sa capacité à cristalliser un besoin potentiel.

Lorsque l'artiste réalise " Sauter aux Calanques ", pièce inaugurale de l'exposition, il n'est pas question d'autre chose que de cela : partant d'une image étonnamment éthérée - un homme plonge dans une eau turquoise, suspendu dans les airs par la prise photographique - Katrin Gattinger décide de construire de toute pièce l'objet susceptible de nous maintenir dans une posture identique, de manière à revivre le plongeur à tout moment. De la virtualité d'un instant éphémère, elle fait ainsi une réalité : si l'envie de rejouer la baignade paradisiaque n'était qu'à l'état latent dans l'image, la sculpture fabrique et impose radicalement sa nécessité, par le fait même d'exister. Dans la foulée, des produits dérivés voient le jour, tous liés à la fonctionnalité supposé du sautoir : housses de transports et plan de montage (ici peint sur le mur) viennent compléter la proposition, comme pour rendre plus crédible encore l'effectivité de l'objet. D'une seule vision, un besoin est créé ; dans cette logique inversée, il s'agit de produire toujours plus

d'activité (recherche de commodité, fabrication d'accessoires complémentaires).

Il y a donc du " plus " dans le travail artistique de Katrin Gattinger, et cette force exponentielle nous surprend car elle est à la fois parfaitement inutile et tout aussi irréfutable. Quelle réelle fonctionnalité déceler en effet dans le " Sautoir de Gina " ? Cette pièce n'est-elle pas davantage une grinçante parabole, qui sous ses apparences poétiques (une sculpture pour s'élever vers le ciel et s'y maintenir), incarne finalement les vaines ambitions humaines ? L'orthèse ici réalisée n'existerait alors que pour mieux souligner la fuite en avant d'une société dépendante produisant toujours plus d'objets censés sublimer ses individus et décupler sa puissance, mais finissant inévitablement par se perdre... Et comme le souligne Frida Moore, les dispositifs de Katrin Gattinger " mettent en évidence non seulement l'absurdité de beaucoup de nos aspirations, mais aussi celle des moyens dont on se sert pour parvenir à les atteindre "

Pour exemples, Garder la tête haute ou les oreilles raides (en allemand, garder le moral), ou encore ne pas baisser les bras, expressions lapidaires du langage courant, constituent les points d'accroche d'une telle mise en perspective : l'artiste, prenant littéralement les mots au pied de la lettre, s'applique à fabriquer une minerve sur tige à roulette basculant la tête en arrière, un casque à pincettes pour tendre les oreilles, un corset et des attelles pour maintenir les bras perpendiculaires... On peut ensuite constater (sinon imaginer), à travers photos et vidéos, combien les " Gardes du corps " en question, si explicites quant aux exigences morales de réussite sociale qu'elles illustrent, deviennent pour celui qui les porte peu pratiques, voire douloureuses. C'est par le corps, forcé de suivre jusqu'à l'absurde la mise en application artistique, que Katrin Gattinger fait alors la démonstration de la nature aliénante du quotidien.

A cet égard, " Artifice permettant la lecture prolongée de mémoires illisibles, abscons et stupides " relève d'un fonctionnement similaire ; l'objet, ainsi que les photographies et actions émanant de lui, répondent à une commande du Musée National de la Marine, "occasion" dont Katrin Gattinger s'est à nouveau emparée pour transformer les mots en sujet de création. Partant de la notion "d'artifice", l'artiste réalise une pièce unique totalement démontable, qui se transporte aisément grâce à une boîte conçue spécialement à cet effet ; l'objet devant " permettre une lecture prolongée ", il est constitué de longs pieds amovibles étirant le champ de vision, sur lesquels le spectateur est invité à poser son visage ; enfin, concernant le caractère " illisible, abscons ou stupide " du travail, il semble là encore finement suggéré par l'incongruité de la fonction conférée à l'orthèse, ainsi que par l'inconfort réservé à l'utilisateur...

D'ailleurs, la posture dans laquelle nous met sans cesse (virtuellement ou non) l'œuvre dans son ensemble est loin d'être anodine. Katrin Gattinger nous pousse, via ses orthèses, à examiner nos propres réflexes et la passivité de nos comportements face aux objets disposant d'une apparente utilité. En plaçant une barrière dans la cour séparant les deux salles d'exposition (l'objet en métal orange s'impose sur la quasi largeur de l'espace), l'artiste plonge le visiteur au cœur de cette contradiction : d'un côté, la barrière, sur roulettes qui plus est, n'empêche pas le passage, dans la mesure où une ouverture a été prévue ; mais de l'autre, elle oblige à abaisser une barre pour traverser (qui se transforme alors en béquille), et ce par une trajectoire imposée, rappelant à ce titre les tourniquets du métro et autres systèmes de contrôle disposés dans les musées et lieux de visite. En réalité, l'œuvre ajoute une contrainte n'étant d'aucune nécessité, qui stigmatise à nos dépens les effets parfois pervers de nos infrastructures urbaines, produisant toujours plus de systèmes de repérage, de signalisation et protection en tout genre (barrières mais aussi guichets, panneaux, rambardes, etc.).

Enfin, et c'est là toute l'ironie du travail de Katrin Gattinger, il est impossible une fois l'objet construit d'ignorer son existence, impossible de s'imaginer passer outre ou revenir en arrière, et cet étrange processus rappelle aussi notre avidité de consommateurs, toujours à l'affût d'un produit inédit. Comment éviter la barrière ? Et pourquoi ne pas avoir envie désormais de " sauter aux Calanques " ou regarder le monde à travers le masque de cet " artifice permettant la lecture prolongée de mémoires illisibles, abscons et stupides " ? En exposant ses orthèses soigneusement élaborées, ingénieuses " contrefaçons " (heureusement) plus encombrantes que véritablement fonctionnelles, l'artiste joue, et son jeu averti dit bien la facilité de l'esprit humain à se créer sans cesse de nouveaux besoins, de nouvelles contraintes.

Nathalie Delbard 2003



6

Légendes des images couleur

Garde du corps 1 - Kopfhochhalter (O), 2000
photographie couleur (17,7 x 26,7 cm),
vinyl), action, vidéo dv (7 min)

*Artifice permettant la lecture prolongée
abscons* (K), 2002
objet (résine polyester, mousse, skaï, a
(Musée National de la Marine)

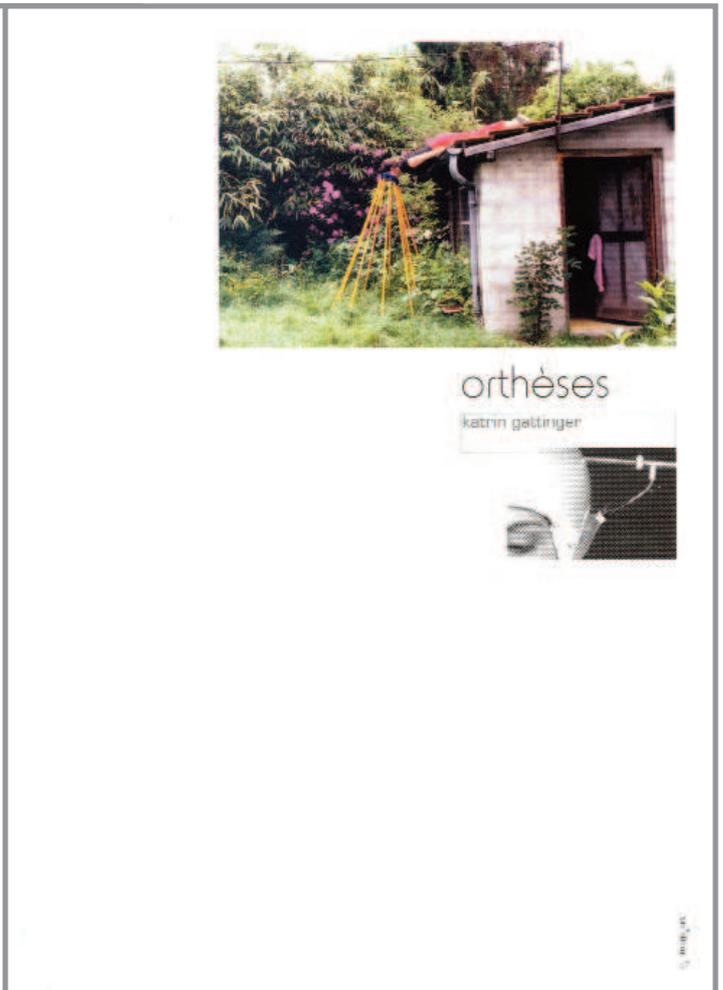
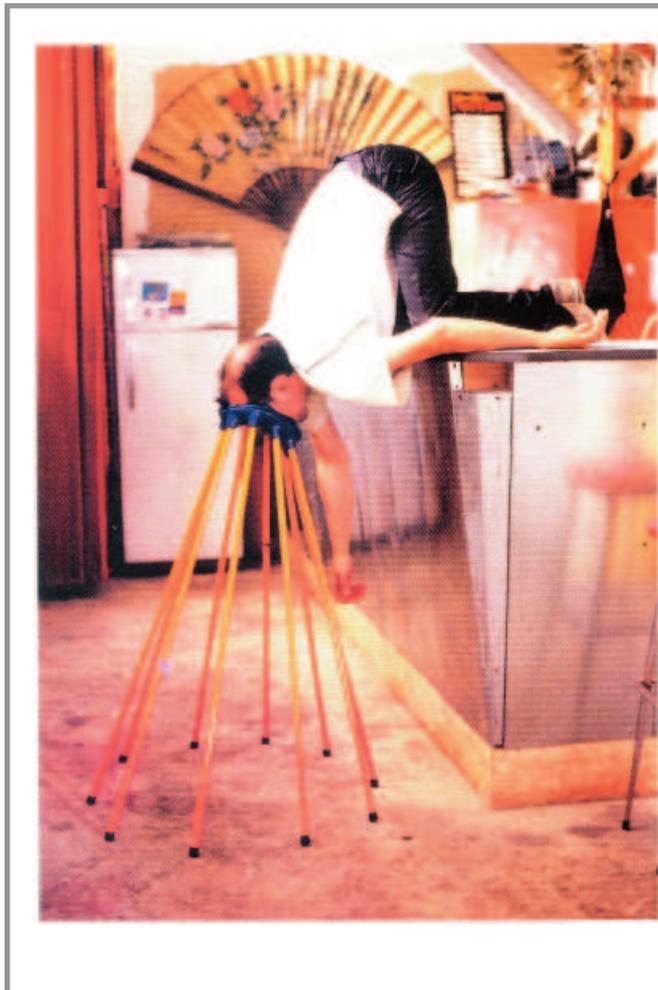
Le sautoir de Gina, 2002
image numérique, duratrans, caisson lu

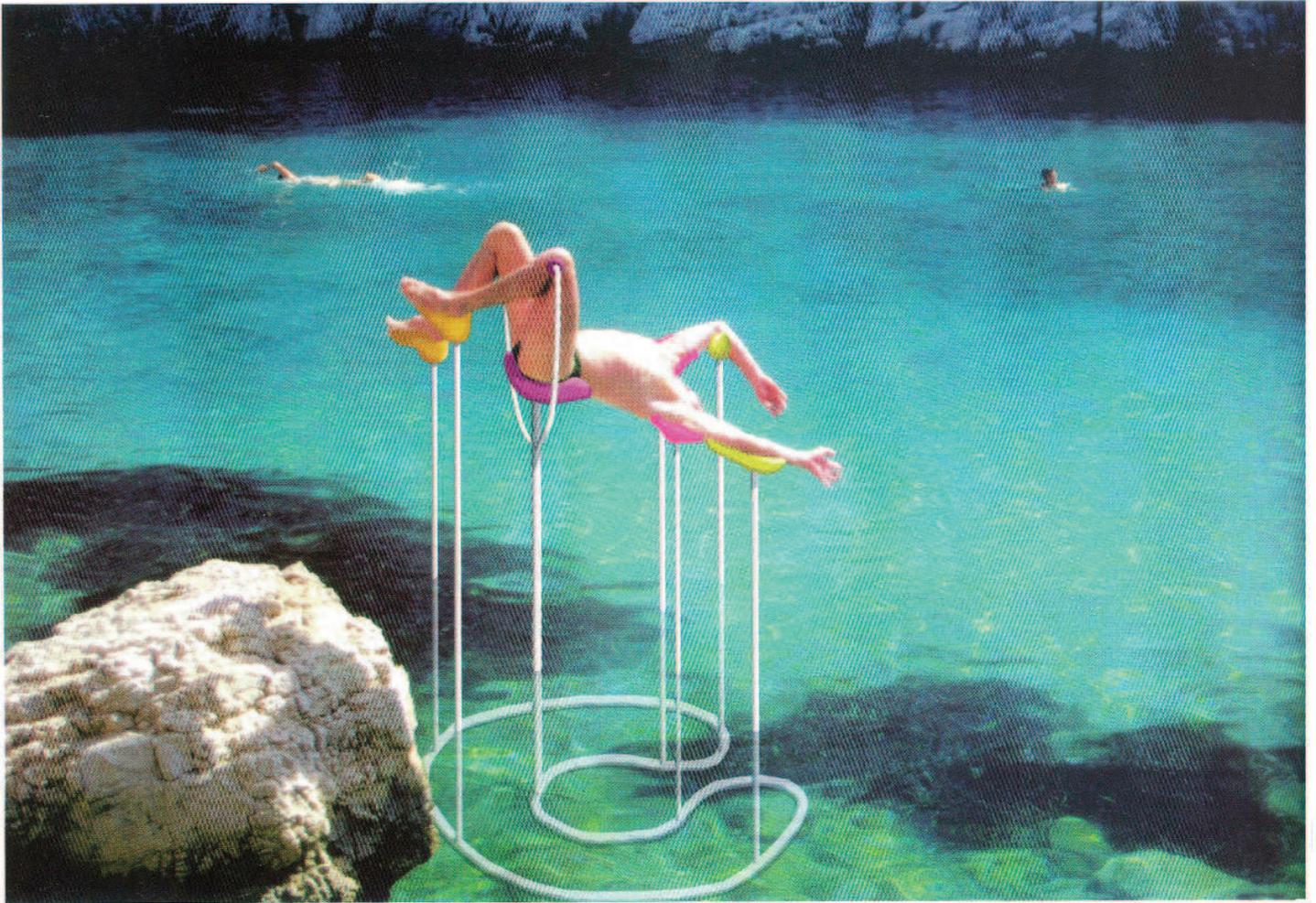
La barrière, 2003
image numérique

1 : Frida Moore, " Katrin Gattinger ", L'art est ouvert 2003, Jardin d'Hélyes, Saint Médard d'Excideuil, communiqué de presse.
2 : J'emprunte ici l'expression à l'artiste elle-même, qui parle de " contrefaçon, de contre-propositions, de contre-modèles " à propos des œuvres " Purgattinger " et " La Maison-refuge ".
Katrin Gattinger, " La Maison-refuge : kit à consommer ", in L'économie à l'œuvre, La Voix du Regard n°14, automne 2001, p. 116-117.



Aurélia Rouvier, « Orthèses - Katrin Gattinger », Jeunes Créateurs/ Young blood n°13, sept. 2002, p.46-51





Lorsque la photographie restitue sur le papier des états qui ne sont plus, Katrin Gattinger fait le pari de la répétition et du prolongement de ces moments furtifs dans la réalité. Au "ça a été" barthésien elle réplique que "c'est encore possible". A partir de la torsion d'un corps fixé sur la photographie, elle construit des structures qui permettent de retrouver l'expression physique de moments dérochés. Avec "Sauter aux Calanques" ou le "Sautoir de Gina", l'artiste allemande nous invite à reprendre la pose d'effusions passagères. Peut-être, ainsi, pourrions-nous capturer un peu de cette joie qui animait le modèle photographique. Les structures en métal et résine sont entièrement démontables et peuvent être aisément transportées dans des sacs qui adoptent leur forme. Un véritable kit du bonheur à l'attention de ceux qui préfèrent la manière assistée à l'appréhension instinctive. Le présage, peut-être, d'un corps qui, à force de s'être laissé guider, ne sait plus que recourir à l'application mécanique de recettes testées pour lui.

Par le biais de l'humour, Katrin Gattinger nous met en garde contre ces images idéales, produits des médias et de la publicité, dont nous sommes constamment assaillis. Par leurs promesses vaines, ses orthèses vouées à assister nos corps (du grec orthos : droit, correct) dénoncent l'absurdité des clichés qui conditionnent nos attentes et masquent la réalité profonde de nos désirs. Peut-on véritablement atteindre le bonheur en se maintenant dans le sillage de voix tracées pour nous ? Peut-on éprouver la jouissance d'une exaltation spontanée simplement en mimant la pose ? A travers l'inconfort de ces structures, on mesure combien ces projections nous sont inadaptées. Peut-être, alors, souhaiterions-nous partir en quête de nos propres formules, loin d'une vision uniformisée du bonheur ? Dans la série Les gardes du corps, les orthèses sont conçues pour aider l'utilisateur à "garder la tête haute" (Kopfhochhalter), "ne pas baisser les bras" (Anti-Baisse-Bras) ou "garder les oreilles raides" (Ohrensteifhalter). L'artiste propose ainsi des tuteurs qui visent à maintenir le corps dans une attitude combative et volontariste. Mais, devant les vidéos qui les montrent en situation, on réalise combien leur expérimentation est en réalité douloureuse. Traductions littérales d'expressions



familiales -françaises et allemandes -, ces orthèses contraignent le corps plus qu'elles ne le soulagent. Sans doute de telles formules représentent-elle davantage une fuite pour ceux qui les prononcent qu'un remède pour ceux à qui on les destine.

Les vidéos ou les photographies qui accompagnent les orthèses de Katrin Gattinger incitent le spectateur à un geste. Par cette sollicitation, l'artiste invite ce dernier à devenir acteur, dans son rapport à l'œuvre comme dans sa propre vie. L'épreuve de la douleur le ramène à une conscience de son corps et de ses limites. Elle le repositionne dans une attitude d'écoute envers lui-même et l'invite, sans doute, à retrouver une appréhension du monde plus personnelle. Une réconciliation avec soi, telle semble être finalement la véritable promesse de ces "structures-sculptures-orthèses", et par ce biais, peut-être, une résistance opposée à un désengagement croissant de l'individu.

Aurélia Rouvier

06.03.29.29.12
kg@katrin-gattinger.net
www.katrin-gattinger.net

Dans le cadre de l'exposition "La Marine des Lumières - L'Académie Royale de Marine de Brest 1752-1793", de jeunes artistes ont été invités à réaliser "Les imaginaires de l'Académie royale de la Marine". Katrin Gattinger présente, à cette occasion, un objet démontable (Artifice permettant la lecture prolongée de mémoires illisibles, abscons ou stupides), accompagné d'une diaprojection le montrant dans diverses situations (Petites constructions). Musée de la Marine de Brest, jusqu'au 15 décembre.



When photography restores onto paper states that no longer exist, Katrin Gattlinger places her bets on the repetition and the continuation of those furtive moments in reality. To the "it used to be" she replies, "it is still possible". From the torsion of a body fixed onto the photograph, she builds structures that allow one to find once again the physical expression invites us to take back the pose of passing effusions. Perhaps, we may be able to capture a bit of this joy that animated the photographic model. The structures in metal and resin can be totally dismantled and can be easily transported in bags that adopt their shape. A real happiness kit for all those who prefer the assisted manner rather than instinctive apprehension. The sign, perhaps, of a body that by dint of allowing itself to be guided, no longer knows how to resort to the mechanical application of the formulas that have been tested for it.

By means of humour, Katrin Gattlinger warns us about these ideal images, products of the media and advertisements we are constantly assailed with. By their empty promises, these "ortheses" dedicated to assist our bodies (from the Greek orthos: straight, correct) denounce the absurdity of these clichés that condition our expectations and mask the deep reality of our desires. Can one truly attain bliss by remaining in the trails of paths that have been traced for us? Can one feel the pleasure of a spontaneous exaltation simply by miming the poses? Through the unpleasantness of these structures, one can assess how much these projections are not adapted for us. Perhaps then, we wish to seek our very own formulas, far from a standardised vision of bliss.

In the series, "Les gardes du corps", the "ortheses" are conceived to help the user to keep his head up high (Kopfhochhalter), "don't give up" (Anti-Belaise-Bras) or "brick up your ears" (Ohrensteifhalter). In this way the artist imposes props that are aimed to support the body in a combative and willing attitude. But, when faced with videos that show them in the situation, one realizes how much their experimentation is in reality quite painful. The literal translations of familiar expressions - French and German - these "ortheses" are more consoling rather than relieving. Without a doubt such formulas represent more an escape for those who pronounce them rather than a remedy for those whom they are destined for. The videos or the photographs that accompany the "ortheses" of Katrin Gattlinger invite the spectator to make a gesture. With this solicitation, the artist invites the latter to become the actor in his relationship towards the work like in his proper life. The ordeal of pain makes him become conscious of his body and its limits. It repositions him in a listening attitude towards himself and invites him, without a doubt, to find once again a more personal apprehension of the world. The reconciliation with oneself seems, finally, to be the true promise of these "structures-sculptures-ortheses" and by means of this, perhaps, a resistance opposed to an increasing disengagement of the individual.

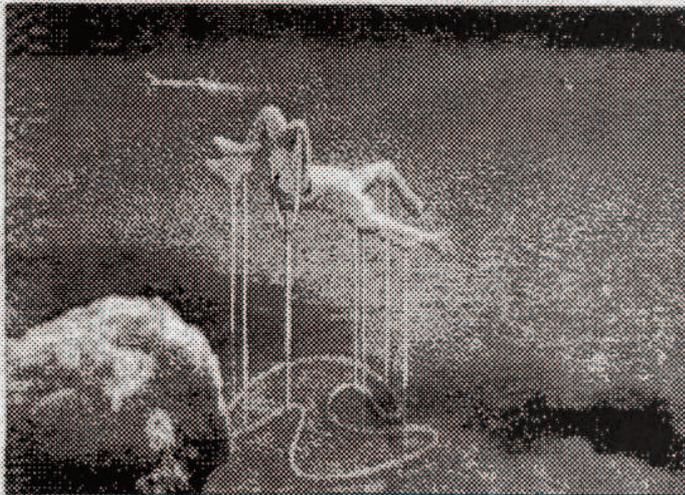
Within the framework of the exhibition "La Marine des Lumières - L'Académie Royale de Marine de 1752-1793", young artists have been invited to realize "Les imaginaires royaux de la Marine". At this occasion, Katrin Gattlinger presents an object that can be dismantled (an article allowing the continued lecture of illegible, abstract or stupid messages) accompanied by a projection showing the various situations (Pallas construction) Musée de la Marine de Brest, until the 15th December 2002.



Corps à corps au centre de Lacoux

Le centre d'art contemporain de Lacoux présente cet été une quinzaine de pièces - photographies, vidéos et installations - avec, pour dénominateur commun, le corps.

Les propos sont bavards et très différents les uns des autres.



Katrin Gattinger réalise des orthèses où figer un mouvement inhabituel est inconfortable.

PIERRE MARCHADÉ espérait présenter une collection privée suisse qui, paraît-il, était superbe. Malheureusement, quand on expose des œuvres à la valeur certaine, l'assurance coûte cher. Alors, le directeur du centre d'art contemporain de Lacoux a fait marche arrière et s'est tourné vers un projet moins ambitieux. Pour cet été, il a finalement monté une exposition sur une thématique qui colle au plateau d'Hauteville, le corps. Il a rassemblé une quinzaine de pièces - des photographies, des vidéos et des installations - qui, toutes, ont en commun un discours contemporain sur le corps.

Le corps, Yves Klein, après en avoir fait un pinceau vivant, l'a projeté dans le théâtre du vide. En s'élançant le 27 novembre 1960 d'une fenêtre d'un premier étage, il accomplit ce jour-là le saut ultime sous l'œil d'un viseur, devant, à travers ce geste, peindre de l'espace. « Je ne suis pas un peintre abstrait mais au contraire un figuratif et un réaliste » écrit-il dans *Le Journal* d'un seul jour qu'il publie avec la photo. L'art contemporain ne s'est-il pas inspiré de cette démarche ?

L'empreinte d'un corps

L'artiste lyonnaise, Claire Chevrier, joue elle aussi de l'instant et du cadrage pour contenir dans le geste d'un chasseur la violence d'un tir. Le geste, immobile, n'en est pas moins violent. Et la cible, invisible, est malgré tout présente. Katrin Gattinger parle quant à elle de l'empreinte. Nous ne sommes pas loin de la suggestion. Mais là, il s'agit de l'empreinte d'un corps, d'un mouvement auquel on ne prête que peu d'attention généralement, un très court instant entre le saut et la retombe dans l'eau. Katrin Gattinger a saisi l'instant dans son objectif et a retravaillé la photo sur son ordinateur,

ne gardant de ce saut que les points d'appui. À partir de ces appuis, elle a fait réaliser une structure métallique avec assises - elle l'appelle une orthèse - qui correspond exactement au geste entre-deux, un geste tout à fait inconfortable et inhabituel.

Michèle Sylvander passe le gué entre peinture et photo

Les photos de Gilles Delmas relèvent d'une démarche plus plasticienne. À la fois scénographe de théâtre et photographe, cet artiste de la Drôme manipule ses sujets, les déforme jusqu'à ce que l'image perde de son identité et relève de l'imaginaire. D'une génération précédente, Michèle Sylvander a, en 1991, passé le gué entre peinture et photo. À partir d'une aquarelle qui représente la mer, elle a fait défiler des séquences photo où apparaît un plongeur qui, tel un oiseau, picore la mer dans une vase de mouvements.

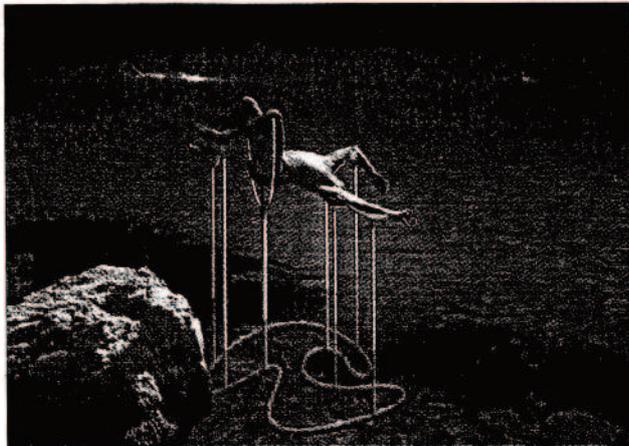
Il y a également les photos de William Klein, de Valérie Belin, de Lo-Renzo, de Pascal Rivet, de Paul Pourreau, de François Saint-Pierre, et d'Isabelle Wateriaux. Et des vidéos-installations. C'est d'ailleurs la première fois que le centre de Lacoux en présente. Là encore, deux générations se confrontent. Les performances du couple mythique des années 70/80, Marina Abramovic et Ulay, n'ont plus rien à voir avec les « petits spectacles virtuels » de Pierrick Sorin. Le silence et la tension des uns laisse place à l'autodérision grinçante et violente des autres.

LAURENCE SEGUIN.

Centre contemporain de Lacoux, ouvert tous les jours de 14 h à 19 h 30 jusqu'au 7 septembre. Fermé le lundi. Entrée 2 euros.

Laurence Séguin, « Corps à corps au centre de Lacoux », *Le Progrès de l'Ain*, 2003.

Sportissimo : le sport dans les règles de l'art



« Saut aux calanques » 2001 de Katrin Gattinger.

Le centre d'art contemporain de Lacoux présente jusqu'au 7 septembre une exposition sur le thème « Sportissimo : le sport dans les règles de l'art ». Jeunes plasticiens et artistes de renom se côtoient.

Sur un Plateau dévolu à la santé et au sport, le Centre d'art contemporain de Lacoux qui œuvre avec son territoire a choisi de monter cette année, une exposition singulière sur le thème du sport.

Elle réunit une quinzaine d'œuvres, essentiellement photographiques. Au fil des salles, le regard du visiteur est accroché par des œuvres de caractère.

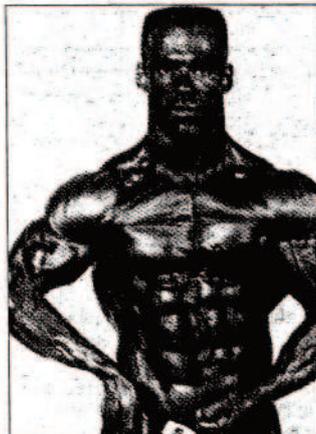
L'exposition décline selon ses concepteurs trois principes : le décodage, la critique sociologique et l'auto-fiction.

A travers le corps, ses mouvements et sa relation à l'autre, les artistes-plasticiens

se sont interrogés. Ils nous questionnent à notre tour sur la place du sport dans notre société, et l'image qu'il renvoie.

Dans une petite salle nimbée de bleu, le visiteur s'étonne des « orthèses » de Katrin Gattinger. Ses drôles d'agrès aux couleurs acidulées figurent un drôle d'appareillage médicalisé. Mais c'est à la lumière d'une photographie qui l'accompagne et où un homme a pris place sur « ce drôle d'engins de torture » que l'on comprend mieux l'usage de cette sculpture, qui permet de placer le corps en position quasi-impossible.

Impossible, et presque inimaginable l'est aussi « Le saut



Body-builder de Valérie Belin 1988-1990

dans le vide », photographié par Yves Klein en 1960... un saut inspiré des nouveaux surréalistes qui s'accompagne d'une une de journal inventé où tout l'argumentaire artistique est décliné.

Dans le cœur de l'exposition, notre regard est encore accroché par un cliché aussi banal qu'intrigant : un geste violent de chasse sportive signé de Claire Chevrier.

La représentation sportive est plus limpide dans l'image mythique et choquante de Muhammed Ali, sortant du ring victorieux entouré d'une horde de policiers casqués, c'était en 1974. C'est dans la proximité de son angle de vue, au cœur de la foule, que William Klein a su saisir l'instant.

Aux cimaises des quatre murs de la grande salle basse, c'est l'esthétisme qui prévaut. Un esthétisme cultivé, mais quasi inhumain d'un body builder bourré d'anabolisants et plus proche d'un robot de carton pâte que d'un être vivant.

Par contraste, le travail infiniment raffiné d'Isabelle Waternaux s'impose par la qualité certes de ces clichés du rugbyman Laurent Cabannes et de l'athlète Jean-Charles Trouabal. Ces deux photographies confèrent à ces sportifs la grâce des danseurs... Dans une distanciation visuelle, les clichés d'Oswaldo Gonzalez, nous donnent à voir des terrains de sports vides ; où derrière les lignes graphiques de ces espaces on découvre les frontières, les limites et presque l'enfermement du sport.

CORINNE GARAY

L'exposition est ouverte jusqu'au 7 septembre : tous les jours de 14 à 19h30. Fermé le lundi. Tarifs : 2, 1,5 et un euro. Gratuit pour les chômeurs et adhérents.

Guy Domain, « Sportissimo, le sport dans les règles de l'art », *Le Progrès*, 4 juillet 2003, p. 11.

Sportissimo, le sport dans les règles de l'art

L'exposition d'été au Centre d'Art Contemporain de Lacoux explore la plastique des athlètes.



Le saut dans le vide d'Yves Klein, où quand la vie elle-même est l'art absolu..

DU 6 JUILLET AU 7 SEPTEMBRE, le Centre d'Art Contemporain de Lacoux, hameau proche d'Hauteville, accueille un ensemble de propositions plastiques réunies autour de la thématique du sport.

Sollicitant diverses collections publiques, le centre d'art présente une quinzaine d'œuvres représentatives des démarches plastiques actuelles, avec des modes d'appropriation, des interprétations, des regards d'artistes de renommée nationale et internationale. Il s'agit d'engager un dialogue, une confrontation de pratiques et des modes d'expressions contemporains comme la vidéo, la photo, les installations, laissant de côté la peinture. Articulée autour de trois principes, le décodage, la critique et l'auto-fiction, l'exposition appréhende les domaines du corps, du geste et de la relation à l'autre. Interrogeant le corps en tant que tel, son exploitation, son rendu comme matériau propice aux expériences, Valérie Belin le manipule, le dématérialise et le modèle à l'extrême pour devenir objet à regarder. Gilles Delmas le déforme en le rapprochant d'un univers où l'imaginaire à libre cours. Le geste est étudié dans le découpage d'un mouvement chez Isabelle Wateriaux, héritage sans doute de ses photos pour l'Equipe, d'un effort pour Michèle Sylvander, ou dans la performance d'une action avec Yves Klein et son célèbre « saut dans le vide ».

Le geste, le corps et le chrono

Toutefois, il reste authentique avec ce rappel fait à des événements majeurs intemporels, du monde des athlètes, sortes de repères pour la mémoire collective pour Willam Klein. L'allusion

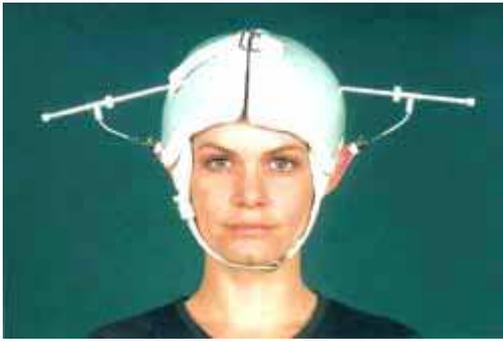
est parfois évidente avec Lo-Renzo, alors que l'illusion parvient souvent sur la mise à distance dans les œuvres de Paul Pourreau et François St Pierre. Il s'agit aussi d'analyser la confrontation à l'autre, qu'elle soit duale, intime ou contemplative, avec ses limites (Marina Abramovic et Ulay), ses mises en danger (Claire Chevrier) face à un alter ego qui par un truchement artistique illusionne sur soi même. Substitution, effet de miroir, Pierrick Sorin modèle un jardin en terrain de football et joue sur tous les fronts : tantôt goal, tantôt buteur, dans une hilarité chronique.

Les genres se mêlent, et certains comme Pascal Rivet se laissent prendre au simulacre en posant avec un sérieux qui laisse presque présager des vocations. D'autres, tels Oswaldo Gonzales se mettent en scène dans des saynètes qui narrent des événements ponctuels. Apparaît aussi, avec Katrin Gatinger, l'invention d'un appareillage sportif apparemment incongru mais créé avec un réel souci d'adaptabilité..L'espace temps est perturbé, les repères décalés.

L'absurdité côtoie le bon sens, l'idiote interpelle. Critique d'une société, cette exposition analyse un domaine avec ses excès et l'appropriation qu'en font des créateurs qui poussent toujours plus loin les règles du jeu autant qu'ils jouent avec les règles de l'art...ou les limites de l'art autant qu'ils jouent avec les règles du jeu...Une exposition improbable qui vaut vraiment le détour.

GUY DOMAIN

Vernissage de l'exposition « Sportissimo, le sport dans les règles de l'art » samedi à 17h00. Ouverture au public du 6 juillet au 7 septembre de 14h00 à 19h30. Entrée adulte 2 euros.



Katrin Gattinger Katrin Gattinger

Des objets, des dispositifs, des prothèses, pour reprendre des postures saisies par la photographie, et inverser le «ça-a-été» en un «c'est encore possible», pour également contraindre les corps à la logique des expressions langagières...

Par Frida Moore

"Comment faire perdurer un instant de bonheur?", telle était certainement la question qui a amené Katrin Gattinger à réaliser *Sauter aux Calanques* en 2001. A partir d'une photographie qui suspendait en l'air une personne sautant dans l'eau turquoise de la Calanque Sugiton, elle a conçu sur ordinateur une structure susceptible de soutenir exactement le corps dans la position incongrue du saut en arrière. Pour que sa proposition ne reste pas fictive virtuelle, elle a réalisé la structure pour du bon. Désormais, quiconque le désire peut prendre place dans les coquilles aux coussinets joyeusement colorés, soutenus par une solide structure en métal. On peut tenter d'attraper ainsi quelque chose de l'instant heureux de la photographie en optant pour cette position-là.

Le Sautoir de Gina (2002) fonctionne selon le même principe: à partir d'une jeune femme "suspendue en l'air" par la photographie, l'artiste a produit une sorte de matelas de sport en forme de siège avec des bras de métal articulables pour soutenir ceux qui souhaiteraient reprendre la position du saut de Gina. Après le "ça a été" barthésien, Katrin Gattinger propose un "c'est encore possible".

Plus violents, mais aussi efficaces, sont les *Gardes du corps* (2000). Telles des orthèses (du grec droit, correct), ils proposent de remédier à un mal ou à un handicap: ils sont conçus pour «garder la tête haute» (*Kopfhochhalter*), pour «garder les oreilles raides» (*Ohrensteifhalter*) et pour «ne pas baisser les bras» (*Anti-Baisse-Bras*). Ces objets, dont l'aspect orthopédique et les titres explicites soutiennent une logique bienfaisante, secrètent néanmoins un danger. Des photographies montrent leur usage, les vidéos permettent de devenir témoin du





débat discret d'un corps avec ces structures rigides. C'est ainsi que se mouvoir devient une entreprise difficile avec *Kopfhochhalter*: la démarche est trébuchante, à force de regarder en l'air on se heurte aux objets, chaque rugosité du sol provoque le déraillement de l'appareil et une rue pavée fait violemment secouer la tête. *Ohrensteifhalter*, l'objet pour garder les oreilles raides, issu d'une expression allemande visant la persévérance, est un casque doté de petites pinces tirant les oreilles. De l'expérimentation au sein de l'aéroport Charles de Gaulle (septembre 2000) de *l'Anti-Baisse-Bras*, qui fixe les (avant)-bras à l'horizontale, l'artiste retient que "ce n'était finalement que le faisceau des regards en coin qui me crucifiait sur mon objet".

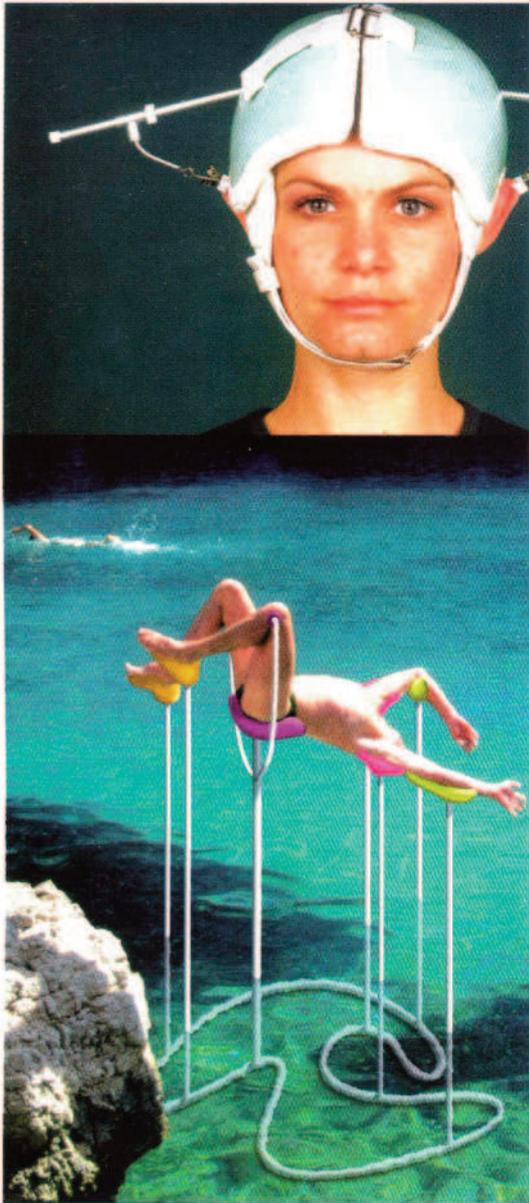
Comiques et infiniment tragiques, ces objets ne sont pas de simples illustrations d'expressions. En empruntant l'univers du célèbre pédagogue Schreber, ils sont une mise en garde vis-à-vis des solutions miracles. Ces orthèses handicapent.



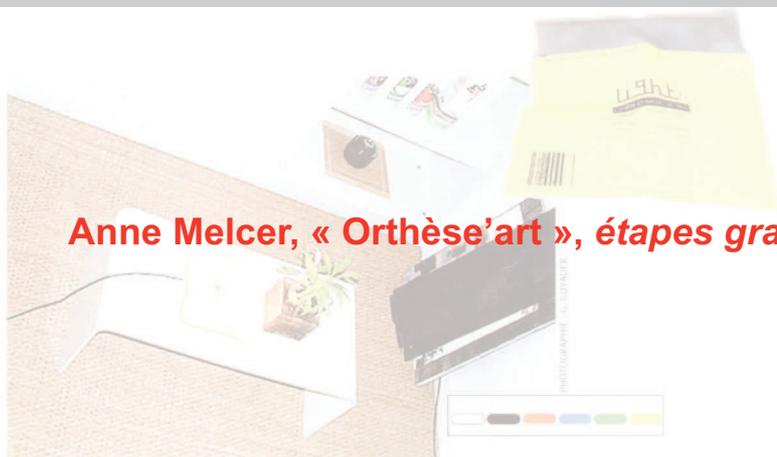
Des solutions possibles, des propositions concrètes et des échecs programmés, Katrin Gattinger en a plusieurs à son compte: *La Maison-refuge* (1995), cabane bricolée avec de la crépine de porc, et *Purgattinger* (1995), de la jeune femme authentique mise en boîte, sont autant des réalités fictives que des fictions réelles, même charnelles.

Sa manière d'oeuvrer au "possible" l'emmenait en 1998 à prendre à la lettre un aspect technique de la photographie qui fait disparaître le sujet photographié en mouvement avec un temps de pose long. En se mettant dans une situation périlleuse par le biais d'un système artisanal de suspension dans le vide (*La Roue*), elle effectue une rotation rapide et violente pour expérimenter sa propre disparition.

Katrin Gattinger travaille sans répit aux solutions vaines pour la quête d'un bonheur impossible. Elle propose de faire des efforts démesurés dans une direction inappropriée comme si la persévérance et l'ingéniosité de la proposition étaient les clefs pour mettre la possibilité-même en application.



Orthès'art Katrin Gättinger se moque-t-elle de la mentalité allemande si "correcte et droite"? Ou bien se distancie-t-elle de la caricature souvent attribuée à ses concitoyens? Quoi qu'il en soit, cette jeune designer, originaire de la région de Wiesbaden, ne passe pas inaperçue avec sa série Garde-du-corps constituée d'orthèses destinées à "ne pas baisser les bras" ou à "garder la tête haute" (du gr. *arthos* "correct et droit"; orthèse: "appareil d'assistance destiné à corriger une déficience du système locomoteur, par opposition à la prothèse").
Photographe, sculptrice, cinéaste, enseignante en arts plastiques, Katrin Gättinger travaille en France depuis 1991 et a exposé sa sculpture "sauter aux calanques", lors de l'exposition-colloque sur le sport, organisée par le centre d'études et de recherches en arts plastiques de Paris I, le 1^{er} octobre dernier.
www.katrin-gattinger.net

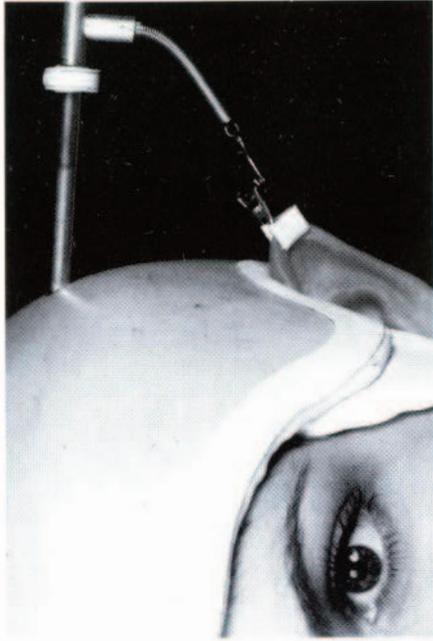


Anne Melcer, « Orthès'art », *étapes graphiques* n° 77, octobre 2001, p.6.

Lampe de poche Remarquée par le VIA, la Lightpack d'Emmanuel Guyader inverse la relation entre objet et matière, puisque, ici, c'est la lumière plutôt que la lampe qui est modelée. Ne tirant pas sa forme d'une lampe, elle a peu près toutes les formes de tout jeune enfant. Emmanuel Guyader s'est attaché à faire de la lumière un produit consommable, pratique et... pouvant être mis en sachet. Résultat: une lampe sachet qui diffuse harmonieusement ses mille heures de lumière, grâce au choix d'une enveloppe en calque polyester. Une fois la lumière consommée, le sac se jette. Hop!

Anne Durez est critique,
commissaire d'exposition,
artiste photographe.

Garder du corps



Garde du corps 2, Ohrensteifhalten
(objet à garder les oreilles raides)/2000

99 100

l'ordre de la souffrance ou de la jouissance. Supportant des postures plus ou moins confortables, à la limite du supportable parfois, l'artiste nous livre les traces de ses expérimentations physiques sous forme de vidéos, de performances ou de portraits photographiques. Elle nous donne à voir également ces prothèses et appareillages très réalistes, comme autant d'objets issus d'un imaginaire clinique en réponse à une morale établie. Du rythme de ces actions et du burlesque de ces postures renaît l'ambivalence des valeurs et croyances qui ponctuent notre quotidien. Une violence latente sourd d'une mise en scène dont elle fixe les règles en fonction aussi d'obsessions formelles comme la rotation, le cercle, le mouvement de balancier.

Nombre de pièges joués, de jouets piégés, de concentrés de vie par défaut. Katrin Gattinger nous invite à souffrir avec, à compâtrir et à en rire. Ici, c'est le corps qui en pâtit sous nos yeux, au sens propre. Le nôtre, si on décide d'utiliser les "Garde du corps" qui, au lieu de nous éviter de chuter, nous renvoient à une flagellation toute ordinaire, au fait tout simplement de prendre conscience de l'existence de nos propres limites. La vitesse rajoute à la sensation, au manège qui se déploie. Le mouvement s'accélère, émet des sons, marque le corps. Le voilà marqué, voilà ce qu'il va conserver : quelques cicatrices, quelques dessins sur les lisus abîmés, quelques gravures et inscriptions au fil du temps, visibles dans la mesure du possible.

Les "Gardes du corps" de Katrin Gattinger semblent nourrir un questionnement dont les différentes étapes tissent une civière à un corps en proie aux expérimentations plus ou moins douloureuses, et dont les conséquences sont plus ou moins marquées. Jouant avec les mots et leur sens premier, leur traduction littérale (allemand/français) "Anti-baissez-bras" et "Objet à garder la tête haute" renouent avec l'origine des expressions comme "ne pas baisser les bras" ou "garder la tête haute". De même, l'"Objet à garder les oreilles raides" traduit littéralement l'expression allemande "die Ohren steif halten", c'est-à-dire "garder le moral".

Ainsi, il est possible de rebondir à son gré, jusqu'à "tendre l'oreille" cette fois, cultivant par là un décalage d'une langue l'autre, d'un objet son corps et réciproquement. Chacun constitue alors l'œuvre en elle-même, mais demeure néanmoins l'élément au sein d'une série d'objets et de performances qui les accompagnent avec humour. En effet, l'ambiguïté prend naissance directement entre l'objet et le corps qui l'utilise, le supporte, le comporte, c'est-à-dire le porte avec lui, qui le garde de l'oubli. C'est dans cet espace restreint, entre la chair vivante et la matière fabriquée et assemblée que se joue le gage d'autant de frottements donnant naissance à quelque chose de

Anne Durez, « Katrin Gattinger, Garder du corps
», catalogue Salon de la Jeune Création 2001,
p.99-100, 34

Katrin Gattinger vit actuellement à Strasbourg.
Contact : kg@katrin-gattinger.net